

SESSION 2015

**AGRÉGATION
CONCOURS INTERNE
ET CAER**

Section : SCIENCES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES

COMPOSITION ÉLABORÉE À PARTIR D'UN DOSSIER

Durée : 6 heures

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout dictionnaire et de tout matériel électronique (y compris la calculatrice) est rigoureusement interdit.

Dans le cas où un(e) candidat(e) repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, il (elle) le signale très lisiblement sur sa copie, propose la correction et poursuit l'épreuve en conséquence.

De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.

NB : La copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Si le travail qui vous est demandé comporte notamment la rédaction d'un projet ou d'une note, vous devrez impérativement vous abstenir de signer ou de l'identifier.

Tournez la page S.V.P.

Il est demandé au candidat de construire, à partir de ce dossier, et pour une classe de Terminale, le plan et le contenu d'une séance de travail de deux heures, intégrant obligatoirement des travaux à réaliser par les élèves. Le candidat doit indiquer les documents retenus parmi ceux que comporte le dossier et en justifier le choix, en présentant les modes d'exploitation en classe de ces documents, en dégagant les résultats à attendre de cette exploitation sous la forme d'une synthèse à enregistrer par les élèves, en prévoyant les procédures d'évaluation des acquisitions escomptées, en signalant, enfin, les ouvrages ou articles qui pourraient être conseillés, d'une part, au professeur, d'autre part, éventuellement, aux élèves, pour l'approfondissement du sujet étudié.

Classes et stratification sociales

Ce dossier comporte huit documents.

Document 1

À mesure que grandit la bourgeoisie, c'est-à-dire le capital, le prolétariat se développe aussi, classe des ouvriers modernes, qui ne vivent qu'en trouvant du travail, et qui n'en trouvent que si leur travail accroît le capital. Ces ouvriers, contraints de se vendre au jour le jour, sont une marchandise, un article de commerce comme un autre – et se trouvent ainsi exposés à toutes les vicissitudes de la concurrence, à toutes les fluctuations du marché.

Le travail des prolétaires a perdu tout attrait avec le développement du machinisme et la division du travail. Le travailleur devient un simple accessoire de la machine ; on n'exige de lui que l'opération la plus simple, la plus monotone, la plus vite apprise. Par conséquent, le coût du travailleur se limite à peu près à ce qu'il lui faut pour vivre et perpétuer sa descendance. Le prix d'un objet, donc le prix du travail est égal à son coût de production. Au fur et à mesure que le travail devient plus désagréable, le salaire diminue. Il y a plus : la somme de travail s'accroît avec le développement du machinisme et la division du travail, soit par l'augmentation des heures effectuées, soit par l'augmentation du travail exigé dans un temps donné, l'accélération du rythme des machines, etc...

L'industrie moderne a transformé le petit atelier du maître artisan patriarcal en grande fabrique du capitalisme industriel. Des masses d'ouvriers entassés dans la fabrique sont organisés militairement. Simples soldats de l'industrie, ils sont placés sous la surveillance d'une hiérarchie complète de sous-officiers et d'officiers. Ils ne sont pas seulement les valets de la classe bourgeoise, de l'état bourgeois, – mais encore chaque jour, chaque heure, les valets de la machine, du contremaître, et surtout du bourgeois fabricant lui-même. Ce despotisme est d'autant plus mesquin, odieux, exaspérant, qu'il proclame ouvertement le profit comme son but unique.

Moins le travail manuel exige d'habileté et de force – c'est-à-dire plus l'industrie moderne progresse – et plus le travail des hommes est supplanté par celui des femmes. Les distinctions d'âge et de sexe n'ont plus d'importance sociale pour la classe ouvrière. Il n'y a plus que des instruments de travail dont le coût varie suivant l'âge et le sexe.

Une fois que l'ouvrier a subi l'exploitation du fabricant et qu'on lui a compté son salaire, il devient la proie d'autres membres de la bourgeoisie : propriétaire, boutiquier, usurier, etc. Les petites classes moyennes d'autrefois, petits industriels, marchands et rentiers, artisans et paysans, tombent dans le prolétariat, d'une part, parce que leurs faibles capitaux ne leur permettant pas d'employer les procédés de la grande industrie et ils succombent dans leur concurrence avec les grands capitalistes – d'autre part, parce que leur habileté technique est dépréciée par les méthodes nouvelles de production. Ainsi le prolétariat se recrute dans toutes les classes de la population.

Le prolétariat est passé par différentes phases de développement. Sa lutte contre la bourgeoisie commence avec son existence même.

Au début, seuls des ouvriers isolés combattent, puis ce sont les ouvriers d'une même fabrique, enfin les ouvriers d'une même branche d'industrie, dans un même lieu, contre le bourgeois particulier qui les exploite directement. Ils ne dirigent pas seulement leurs attaques contre les rapports bourgeois de production, ils les dirigent contre les instruments de production eux-mêmes ; ils détruisent les marchandises étrangères qui leur font concurrence, brisent les machines, brûlent les fabriques et s'efforcent de reconquérir la position perdue de l'artisan du Moyen Âge. [...]

De toutes les classes qui s'opposent actuellement à la bourgeoisie, le prolétariat seul est une classe vraiment révolutionnaire. Les autres classes déclinent et périclitent avec la grande industrie ; le prolétariat au contraire en est le produit le plus authentique.

Les classes moyennes, le petit industriel, le petit marchand, l'artisan, le paysan, tous combattent la bourgeoisie pour sauver du déclin leur existence de classe moyenne. Elles

ne sont pas révolutionnaires, mais conservatrices. Bien plus, elles sont réactionnaires, elles cherchent à faire tourner à l'envers la roue de l'Histoire. Si elles deviennent révolutionnaires, c'est qu'elles sont sur le point de passer au prolétariat ; elles défendent alors leurs intérêts futurs et non leurs intérêts actuels. Elles abandonnent leur point de vue propre pour adopter celui du prolétariat. [...]

Toutes les classes qui, dans le passé, se sont emparées du pouvoir, cherchaient à consolider leur situation acquise en soumettant la société aux conditions qui assuraient leur revenu. Les prolétaires ne peuvent s'emparer des forces productives sociales qu'en abolissant le mode d'appropriation qui leur est particulier, et par suite tout le mode d'appropriation en vigueur jusqu'à nos jours. Les prolétaires n'ont rien à sauver qui leur appartienne : ils ont à détruire toutes garanties privées, toutes sécurités privées antérieures.

Tous les mouvements historiques furent jusqu'ici des mouvements de minorités ou accomplis dans l'intérêt de minorités. Le mouvement prolétarien est le mouvement spontané de l'immense majorité, au profit de l'immense majorité. Le prolétariat, la couche la plus basse de la société actuelle, ne peut se soulever, se redresser, sans faire voler en éclats toute la superstructure des couches qui constituent la société officielle.

Source : Friedrich ENGELS et Karl MARX, *Le manifeste du Parti communiste*, 10/18, 1977 [1ère édition 1848].

Document 2

L'analyse de la stratification est inséparable chez Max Weber d'une théorie des modes de formation des groupes en vue de la distribution du pouvoir dans la société. La formation des classes se réfère à la distribution du pouvoir économique et relève de l'ordre économique ; les groupes de statut reposent sur le degré de prestige et constituent l'ordre social ; enfin, les partis renvoient à l'ordre politique. Chaque ordre fonctionne selon sa propre logique : l'individu placé au sommet de l'échelle sociale par sa fortune ne le sera pas nécessairement du point de vue du prestige ; inversement, un noble ruiné sera classé en haut de l'échelle des groupes de statut. Cependant les différents ordres sont également en partie liés : la fortune permet d'apprendre les bonnes manières ; le pouvoir politique peut permettre de s'enrichir... Les différents ordres sont donc tout à la fois largement autonomes et dépendants les uns des autres. [...]

La situation de classe renvoie aux chances d'accéder à des biens ou des revenus sur le marché des biens ou celui du travail. Les individus qui ont des chances comparables d'accéder à des biens, donc à certaines « chances de vie », sont considérés comme appartenant à la même classe. De ce point de vue, le clivage le plus fondamental est celui qui oppose les propriétaires aux non-propriétaires car la propriété peut donner un monopole d'acquisition de certains biens : par exemple, les propriétaires des moyens de production ont le monopole de l'acquisition de la force de travail que sont obligés de vendre les non-propriétaires pour survivre. Plusieurs classes sont ensuite distinguées au sein des propriétaires en fonction de la nature de leur propriété : biens fonciers, capitaux financiers, moyens de production physique, etc. [...] Un deuxième critère permet de différencier les non-propriétaires selon la nature de services qu'ils peuvent offrir sur le marché du travail : les travailleurs diplômés disposent d'un monopole sur l'offre de services qualifiés, dont sont exclus les travailleurs ordinaires qui ont en conséquence un niveau de salaire beaucoup plus faible. Weber insiste en particulier sur la montée d'une nouvelle classe moyenne salariée, trop négligée par Marx, et met en évidence ses divergences d'intérêt avec le prolétariat. [...]

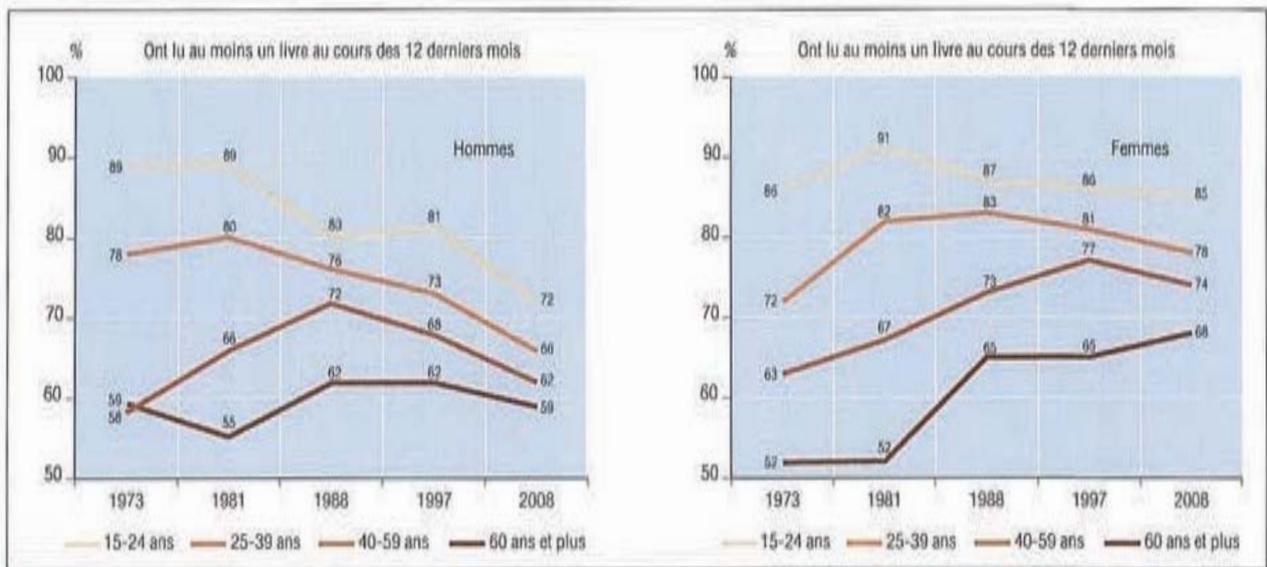
Weber distingue ainsi quatre grandes classes *sociales* : les travailleurs manuels ; la petite bourgeoisie ; les cols blancs ; les classes privilégiées par la propriété ou par l'éducation. L'analyse de Weber aboutit à une complexification extrême des situations de classe, à une multiplication des critères et finalement à un émiettement des classes sociales.

Quels que soient les critères retenus, les classes sont définies avant tout par des caractéristiques objectives, indépendantes du sentiment subjectif d'appartenance des individus. [...] Il n'existe donc pas d'intérêt de classe indépendamment de ceux de ses membres. Weber réfute ainsi l'idée marxiste selon laquelle « l'individu peut méconnaître ses intérêts » alors que la « classe » est « infaillible » dans la reconnaissance des siens. [...] Donc l'appartenance à une même situation de classe ne débouche pas nécessairement sur des actions de classe. [...] L'action communautaire ouverte, l'équivalent de la lutte des classes au sens marxiste, est hautement hypothétique. Elle dépendra principalement de l'ampleur des inégalités entre les situations de classe et de la transparence de leurs causes et de leurs conséquences : le fait de ressentir les différences entre les chances de vie non comme un fait naturel, mais comme relevant d'une structure économique particulière, favorisera l'existence d'une conscience de classe. Finalement l'émergence de la conscience de classe dépendra de conditions intellectuelles et culturelles.

Source : Henri MENDRAS et Jean ÉTIENNE, *Les grands auteurs de la sociologie : Tocqueville, Marx, Durkheim, Weber*, collection « initial », Hatier, 1996.

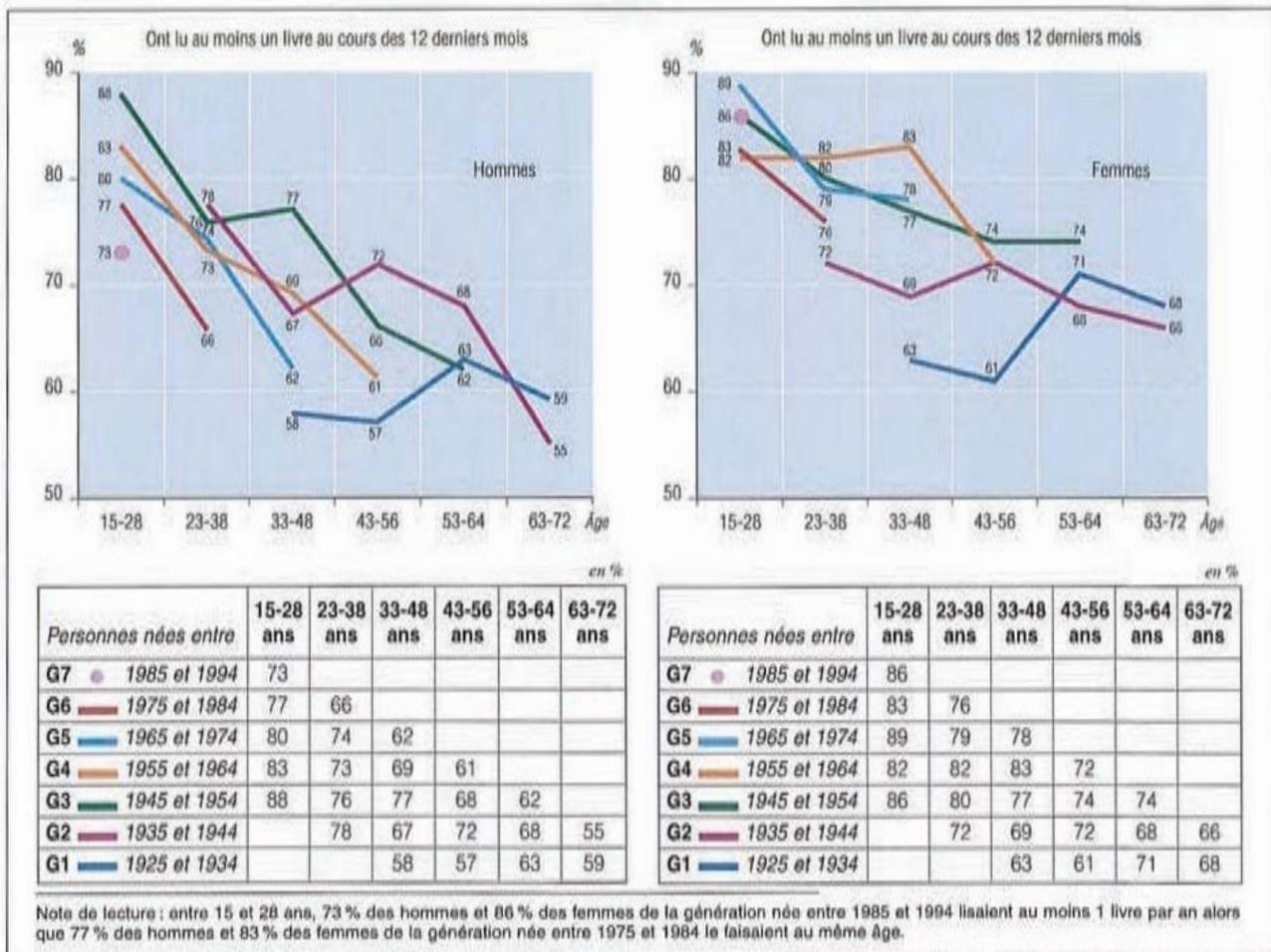
Document 3

a) Lecture de livres selon le sexe et l'âge, 1973-2008



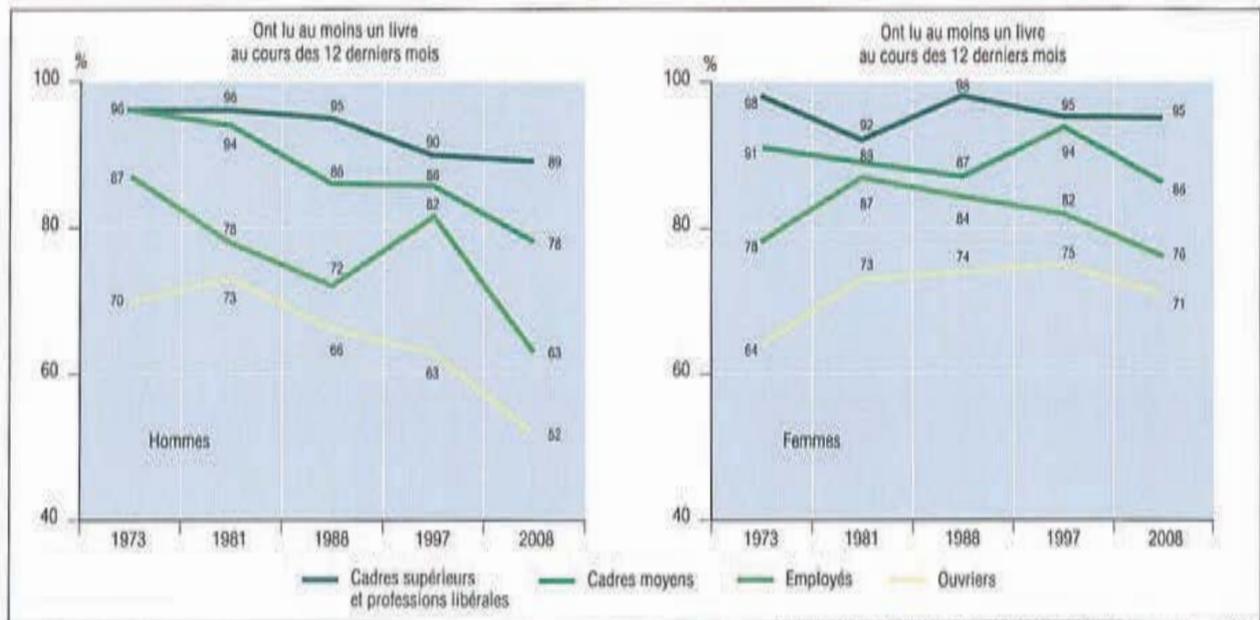
Source : DEPS, Ministère de la Culture et de la Communication, 2011.

b) Lecture de livres selon le sexe et la génération, 1973-2008



Source : DEPS, Ministère de la Culture et de la Communication, 2011.

c) Lecture de livres selon le sexe et le milieu social, 1973-2008



Source : DERS, Ministère de la Culture et de la Communication, 2011.

Source : Olivier DONNAT, « Pratiques culturelles, 1973-2008. Dynamiques générationnelles et pesanteurs sociales. », *Cultures Études*, Ministère de la culture et de la communication, 2011.

Document 4

Selon Pierre Bourdieu, la sociologie doit construire non des classes mais des espaces sociaux à l'intérieur desquels peuvent être découpées des classes, mais qui n'ont d'existence que sur le papier, même si les divisions opérées par le chercheur, comme c'est le cas dans *La Distinction*, correspondent bien à des différences réelles dans les domaines les plus différents¹. Toutes les sociétés peuvent être constituées comme des espaces sociaux, c'est-à-dire des structures de différences. [...]

Selon Pierre Bourdieu, dans les sociétés les plus développées, deux principes permettent de répartir des groupes en fonction de leur position dans les distributions statistiques. Deux principes parmi les plus efficaces – ils ne sont pas les seuls – sont le capital économique et le capital culturel. Ce sont des principes qui se veulent explicatifs en ce sens qu'ils s'attachent à des propriétés socialement déterminantes qui permettent de distinguer et de rassembler des agents aussi semblables que possible (et donc aussi différents que possible des membres des autres classes). De sorte que les agents, ainsi classés, ont d'autant plus en commun qu'ils sont proches selon leur position dans cet espace et d'autant moins qu'ils sont plus éloignés.

L'espace des classes sociales est construit selon trois dimensions. La première est celle du volume global du capital que les agents détiennent sous ses différentes espèces. La seconde est la structure du capital, c'est-à-dire le poids relatif des différentes espèces de capital, économique et culturel, dans le volume total de leur capital. [...] Dans la première dimension de l'espace social les détenteurs d'un fort volume de capital global, comme les patrons, les membres des professions libérales et les professeurs d'université s'opposent aux plus démunis des différentes espèces de capital comme les ouvriers sans qualification et les salariés agricoles. La deuxième dimension est le poids relatif du capital économique et du capital culturel dans l'ensemble du patrimoine : sous ce rapport, les professeurs, plus riches relativement en capital culturel qu'en capital économique, s'opposent aux patrons plus riches relativement en capital économique qu'en capital culturel. La troisième dimension est celle de la trajectoire sociale, c'est-à-dire l'évolution dans le temps du volume et de la structure du capital.

À ces positions dans l'espace social correspondent des pratiques que l'analyse des données permet d'établir de sorte que tout se passe comme si l'espace des positions sociales se retraduisaient sous la forme d'un espace de dispositions incorporées (de goûts, de désir, d'affinités, de biens possédés) et de prises de positions (opinions, représentations). À chaque classe est attachée une classe *d'habitus* produits par les conditionnements et les signaux sociaux associés à la condition correspondante. [...] Ainsi, les classes que l'on distingue en découpant des régions de l'espace social, rassemblent des agents aussi homogènes que possible non seulement du point de vue de leurs conditions d'existence mais aussi du point de vue de leurs pratiques culturelles, de leurs consommations, de leurs opinions politiques, etc. [...]

On l'a compris, pour Pierre Bourdieu les classes sociales n'existent pas en soi. Ce que l'observation permet d'établir c'est un espace de différences dans lequel les classes existent en quelque sorte à l'état virtuel, compte tenu de la structure de distribution des différentes espèces de capital qui sont autant d'armes dans les luttes sociales, même si elle n'est pas toujours thématifiée. Cette dimension fondamentale de la lutte des classes est la dimension symbolique, que Pierre Bourdieu a plus particulièrement étudiée.

¹ Cf Pierre Bourdieu, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979.

Document 5

Part (en %) des catégories socioprofessionnelles dans l'emploi et nombre d'emplois total (en milliers) en France de 1982 à 2012

	Agriculteurs exploitants	Artisans, commerçants et chefs d'entreprise	Cadres et professions intellectuelles supérieures	Professions intermédiaires	Employés qualifiés	Employés non qualifiés	Ouvriers qualifiés	Ouvriers non qualifiés	Autres *	Total	Nombre d'emplois total ** (en milliers)
1982	7,0	8,3	7,9	19,7	15,1	10,0	16,2	14,2	1,7	100,0	22 453
1984	7,3	8,3	8,6	20,8	15,0	10,2	15,1	13,2	1,6	100,0	22 220
1986	6,4	8,2	9,1	21,2	15,3	10,6	15,1	12,6	1,6	100,0	22 442
1988	6,0	8,1	10,0	21,2	15,7	10,8	14,9	11,8	1,6	100,0	22 520
1990	5,1	8,3	10,6	20,9	16,2	10,3	15,6	11,5	1,4	100,0	22 911
1992	4,6	8,0	11,8	21,6	15,8	10,3	16,0	10,5	1,5	100,0	22 775
1994	3,8	7,8	12,4	22,3	16,0	11,5	15,8	9,0	1,3	100,0	22 568
1996	3,3	7,3	12,6	22,3	16,0	12,2	16,2	8,9	1,3	100,0	22 964
1998	2,9	7,1	12,9	22,5	15,8	12,6	16,0	9,1	1,1	100,0	23 130
2000	2,6	6,5	13,4	22,5	15,8	12,7	16,2	9,6	0,7	100,0	24 021
2002	2,6	6,1	14,3	23,0	16,3	12,7	15,8	9,0	0,3	100,0	24 634
2004	2,6	6,0	15,1	23,2	16,2	12,9	15,5	8,5	0,1	100,0	24 769
2006	2,5	6,3	15,8	23,1	15,8	13,2	15,2	8,0	0,1	100,0	25 110
2008	1,8	6,2	16,2	23,9	16,0	13,2	15,0	7,6	0,1	100,0	25 885
2010	2,0	6,7	16,7	24,4	15,3	13,5	13,9	7,4	0,1	100,0	25 674
2012	2,0	6,5	18,0	24,7	14,5	13,6	13,7	7,1	0,0	100,0	25 754

* Autres : militaires du contingent, non renseigné.

** Nombre d'emplois total (en milliers) au sens du Bureau international du travail.

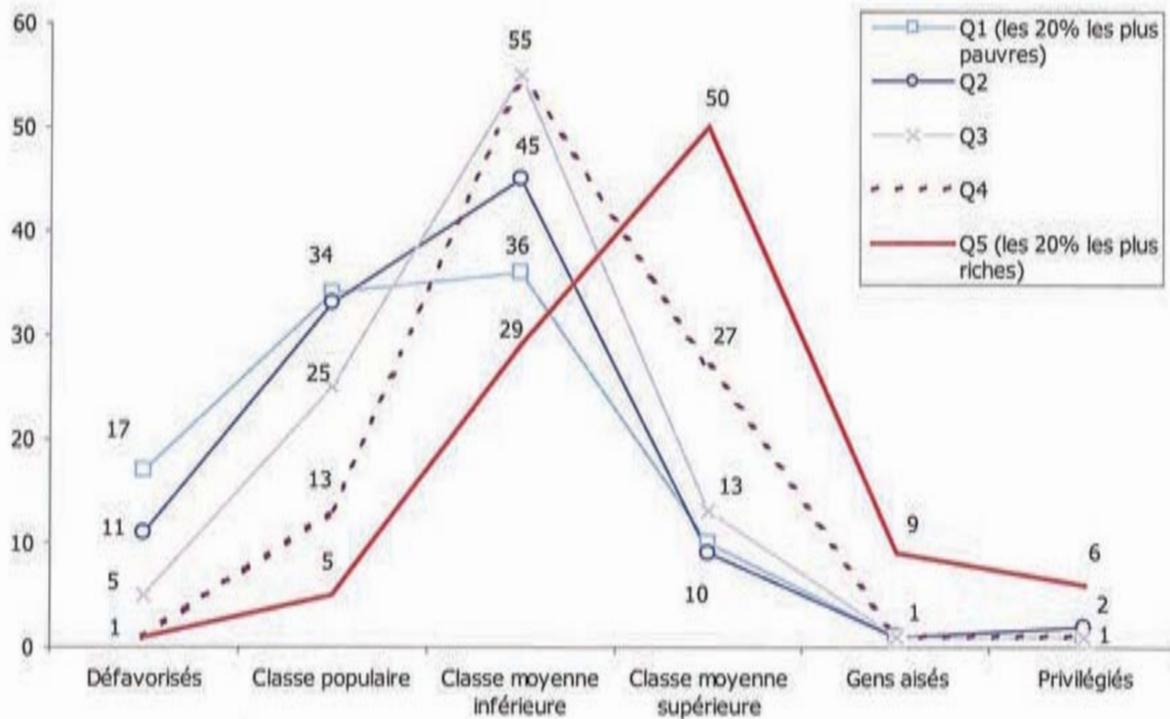
Note : données de 1982 à 2012, corrigées pour les ruptures de série.

Champ : France métropolitaine, population des ménages, personnes de 15 ans et plus.

Source : Insee, enquêtes Emploi (calculs Insee).

Document 6

Sentiment d'appartenance aux classes sociales, selon les quintiles de niveau de vie (en %)



Source : CREDOC, enquête sur les « conditions de vie et les aspirations des Français », juin 2008

Lecture : 6% des 20% des plus riches de nos concitoyens (Q5) se considèrent comme privilégiés ; 17% des plus pauvres (Q1) se considèrent défavorisés

Note : ce graphique est similaire à celui présenté dans la note de synthèse, mais il détaille les réponses de tous les quintiles.

Source : Régis BIGOT, « Les classes moyennes sous pression », *Cahier de recherche*, n°249, CREDOC, décembre 2008.

Document 7

Nous sommes aujourd'hui dans une situation paradoxale : les inégalités sociales se creusent, le capitalisme n'a jamais semblé aussi puissant, la conscience des inégalités est des plus vives... et, pourtant, les représentations de la vie sociale en termes de classes sociales semblent décliner. Le phénomène le plus marquant est sans doute l'émergence dans l'espace public, dans les représentations et les mouvements sociaux, de clivages sociaux qui, jusque-là, semblaient invisibles ou naturels, semblaient « écrasés » par les inégalités et les rapports de classes.

Longtemps identifiée à la question du travail ouvrier et de la misère du salariat, la question sociale s'est déplacée vers d'autres clivages. Ce sont d'abord les clivages culturels opposant les « minorités visibles » aux « Français de souche », et comme ces clivages sont associés au chômage de masse et à la ségrégation urbaine, il en a résulté une transformation profonde de la question sociale. Auparavant centrée sur l'exploitation, l'usine et le travail ouvrier, la question sociale s'est déplacée vers les « quartiers difficiles », le chômage des jeunes, la diversité des cultures et la formation de nouvelles « classes dangereuses ». Alors que les classes sociales ont été essentielles dans la formation de la société industrielle, elles sont emportées avec sa décomposition, qui n'est évidemment pas la disparition du salariat, mais l'épuisement d'une structuration des droits et des identités autour du salariat et notamment du salariat ouvrier conçu comme une avant-garde du progrès et du changement. Non seulement les ouvriers sont moins nombreux, mais la condition ouvrière s'est diversifiée, les employés sont majoritaires et les grands bastions de la classe ouvrière paraissent irrémédiablement perdus.

Sur fond d'effacement relatif des classes sociales, d'autres clivages sociaux paraissent aujourd'hui tout aussi importants que les clivages de classes. Non seulement les *gender studies* et les *post-colonial studies* mettent en évidence des inégalités non réductibles aux inégalités et aux rapports de classes, mais elles prétendent, elles aussi construire un point de vue global sur la société. Le recensement des objets choisis par les sociologues durant les trois dernières décennies indiquerait sans doute une multiplication des centres de gravité vers d'autres inégalités que les inégalités de classes proprement dites. [...]

Le vocabulaire des acteurs et des sociologues a changé sensiblement ; la « bourgeoisie » et la « classe ouvrière » ont été respectivement remplacées par les « riches » et les « pauvres », ou les « exclus », les « classes populaires » et, surtout, par les « classes défavorisées ». Cette dernière expression indique innocemment que la norme de l'école et des classes moyennes issues des concours et des compétences scolaires s'est imposée jusqu'à définir les groupes dominés en termes de handicaps. Handicaps pour construire une réussite scolaire et un parcours de mobilité devenus la norme commune. On condamne moins les inégalités de conditions que les obstacles qu'elles dressent sur les chemins de la mobilité et de la méritocratie.

Source : François DUBET, « Classes sociales et description de la société », *Revue Française de Socio-Économie*, n° 10, La Découverte, février 2012.

Document 8

Si les classes sociales fondamentales du marxisme, la bourgeoisie et le prolétariat, ont pu exister réellement du fait même de la vitalité de la doctrine marxiste, suffisamment forte dans les représentations pour que les intéressés adoptent l'idée d'une classe bourgeoise et d'une classe ouvrière antagoniques, il en va aujourd'hui autrement. Par un effet de théorie en retour, le recul théorique et pratique du marxisme, comme école de pensée et comme corpus de préceptes de base de l'action des partis s'en réclamant, conduit à un recul de la classe ouvrière comme classe pour soi, organisée et mobilisée devant l'adversaire, la bourgeoisie. Ce recul explique peut-être en partie qu'en retour la bourgeoisie se sente autorisée à s'affirmer plus ouvertement comme classe. Non pas dans ce vocabulaire marxiste, mais dans la réalité de son discours et de ses pratiques. Le culte de l'entre-soi suffit à mettre en évidence que cette classe se conduit comme si elle entendait affirmer son existence aux yeux de tous. Si la conception bourgeoise de la société n'est pas conçue en ces termes, il reste que, au-delà des représentations et des dénominations, la bourgeoisie s'affirme bien comme un groupe conscient de lui-même, de ses intérêts essentiels et de ses solidarités fondamentales. Pourtant les discours sur les managers, comme nouveaux maîtres de l'économie, puis celui sur les investisseurs institutionnels (fonds de pension et *mutual funds* anglo-saxon) tendent à escamoter les bourgeois et leurs familles en tant que véritables bénéficiaires des prélèvements sur les richesses produites. Tout est fait aujourd'hui pour occulter les intérêts attachés à tel ou tel patronyme au bénéfice d'organigrammes abstraits qui laissent penser à une diffusion sans principe et sans limites de la propriété du capital.

La bourgeoisie est bien toujours là, fidèle à la position, dominante. Classe en soi et classe pour soi, elle est la seule aujourd'hui à prendre ce caractère qui fait la classe réelle, à savoir d'être mobilisée. Elle n'existe certes que dans sa relation aux autres classes, et singulièrement à la classe ouvrière, dans un espace social relationnel où les individus et les groupes « existent et subsistent dans et par la *différence*, c'est-à-dire en tant qu'ils occupent des *positions relatives* dans un espace de relations qui, quoique invisible et toujours difficile à manifester empiriquement, est la réalité la plus réelle [...] et le principe réel des comportements des individus et des groupes »¹. Mais dans cette relation le rapport économique est essentiel et c'est lui qui définit principalement les positions des uns et des autres. Dominante, la bourgeoisie est aussi la classe dont les ressources et la richesse proviennent de l'exploitation du travail des autres classes. En cela, le rapport social qui la fonde en fait d'abord une classe en soi qui n'a pas à s'appréhender comme telle pour exister réellement.

¹ Pierre BOURDIEU, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Seuil, 1994, p.53.

Source : Michel PINÇON, Monique PINÇON-CHARLOT, *Sociologie de la bourgeoisie*, Collection repères, La Découverte, 2003.